

de second ordre. Le fait que les Bengalis de l'Est représentaient la majorité de la population totale du Pakistan ajoutait à l'ironie de la situation. D'habitude, la majorité domine les minorités, mais dans l'ancien Pakistan c'est l'inverse qui se produisit. C'est la minorité qui cherchait à opprimer et à supprimer la majorité, car l'aile occidentale du pays ne comptait que cinquante-cinq millions d'habitants alors que l'Est en comptait plus de 70 millions.

J'étais au Pakistan oriental pendant et après le conflit. Le Pakistan occidental avait résolu, surtout après les élections de décembre 1970 qui virent triompher au Bengale oriental le cheik Mujibur Rahman et son parti (la ligue Awami), d'empêcher que la balance du pouvoir politique et économique ne vint à pencher en faveur de l'Est. Il en résulta un choc terrible. L'Ouest passa le Bengale oriental par les armes, déclenchant le grand exode des réfugiés vers l'Inde.

«Ce n'était pas une insurrection du peuple, mais plutôt une attaque contre le peuple», me dit un Bengali musulman à Agartala près de la frontière du Bangladesh. J'ai passé quelques jours avec les guérilleros du Bangladesh, anciens membres pour la plupart des fusiliers est-pakistanaï et du régiment de l'est du Pendjab. Ils se désignaient eux-mêmes les *Mukhti Fanj*, ce qui peut se traduire *grosso modo* par forces de libération. La foule des réfugiés se déversait en Inde, Bengalis en grande majorité, bien qu'il y eût aussi quelques Pakistanais de l'Ouest fuyant la vengeance des Bengalis.

A ce stade, Madame Gandhi joua son jeu calmement et avec dextérité. Elle refusa de se laisser pousser à la guerre par les boutefeux indiens, maintenant au contraire que la rupture politique entre le Pakistan occidental et le Bengale oriental ne saurait affecter l'Inde, du moins tant que le flot des réfugiés n'aurait pas atteint des proportions insupportables. Le problème des réfugiés, par contre, concernait non seulement l'Inde mais l'ensemble du monde civilisé qui ne pouvait éluder ses responsabilités humanitaires. L'exode ne cesserait que lorsque la tuerie prendrait fin. Il n'y aurait pas eu de réfugiés si l'on n'avait pas tenté un génocide.

L'appel de Madame Gandhi n'eut aucun écho. Tout ce qu'elle obtint de la plupart des chefs d'État qu'elle visita au cours du voyage à l'étranger effectué à cette époque, fut un accueil sympathique. Mais on ne pouvait ignorer le danger que l'incendie allumé au Bengale oriental n'embrase aussi le Bengale occidental.

Le flot des réfugiés bengalis en Inde ayant pris des proportions alarmantes, le

premier ministre indien avertit le monde à diverses reprises que l'Inde ne pouvait rester les bras croisés devant la menace grandissante créée par ce problème. Elle en appela de nouveau aux chefs d'État qui avaient de l'influence auprès du Pakistan pour que ce dernier mette fin à l'exode massif. En octobre 1971, le nombre des réfugiés atteignait presque dix millions.

Néanmoins, l'intervention militaire de l'Inde au Bangladesh fut précipitée par le Pakistan qui, le 3 décembre 1971, lança ses avions de bombardement sur neuf bases de l'Aviation indienne situées principalement au Cachemire et dans l'ouest du pays. Ce raid ressemblait à l'attaque aérienne déclenchée par Israël contre l'Égypte en juin 1967. Toutefois, l'état-major général de Delhi avait prévu le coup et pris les précautions nécessaires, de sorte que les bombardiers pakistanais cherchèrent en vain leurs objectifs essentiels.

Madame Gandhi n'eut alors d'autre choix que d'ordonner aux forces indiennes de prendre l'offensive au Bangladesh. Le reste de l'histoire est connu. Un effectif d'environ 80,000 hommes, que commandait le général Niazi, rendit les armes. J'étais au Bangladesh peu après la reddition et j'eus d'intéressantes conversations avec nos commandants indiens, les officiers et leurs troupes. On voyait encore partout la preuve sinistre des actes de barbarie commis contre les Bengalis, musulmans et hindous, non seulement par l'armée pakistanaïse mais par certains extrémistes politiques. Les champs autour de Dacca étaient parsemés de nombreux squelettes et de cadavres sur lesquels festoyaient chiens et corbeaux. Certains puits débordaient de crânes grimaçants, et la puanteur de la mort était partout.

A la fin de la guerre du Bangladesh, la popularité, l'influence et l'autorité de Madame Gandhi ont atteint leur apogée. Tout le monde aime les gagnants. Mais une fois l'euphorie passée, le premier ministre et le peuple se sont retrouvés devant les sombres réalités de la vie économique. Le pouvoir judiciaire et la fonction publique ayant été affaiblis par des attaques de front, les soutiens de la bonne administration et du droit public se sont mis à chanceler. La plupart des journaux sont encore indépendants, mais avec l'essor de la radio et de la télévision d'État, leur influence n'est plus aussi pénétrante et décisive que par le passé.

A l'étranger, Madame Gandhi doit se frayer un chemin difficile entre la Russie et la Chine. Tant que dureront les rapports actuels entre les super-puissances ainsi qu'entre la Chine et le Pakistan, elle devra agir avec prudence et circonspection.